

David BERNASCONI
EN FINIR AVEC LA SERVITUDE VOLONTAIRE ?
RETROUVER NOTRE LIBRE ARBITRE
Éditions Libre & Solidaire, Paris, 2019

Il paraît que chez chaque amateur de football il y a un sélectionneur de l'équipe de France. Et sans doute en chaque citoyen un Président de la République, à moins que ce ne soit un embryon de dictateur qui, pour notre bien, sait ce qui devrait être fait.

La problématique de la servitude volontaire sur laquelle s'interrogeait le jeune (18 ans !) Etienne de la Boétie en 1548 n'a toujours pas trouvé de réponse satisfaisante. Le sous-titre de son ouvrage, rarement cité, est « le contr'un »¹, c'est-à-dire comment passer du pouvoir d'un seul à un pouvoir partagé, où la diversité des voix puisse être entendue ? Et pourquoi la multitude se soumet-elle ainsi au désir d'un seul ?

Le souci, c'est que chaque un, c'est-à-dire chacun de nous, à l'abri des responsabilités concrètes de décider, a d'excellentes idées sur ce que devrait faire ceux qui nous dirigent, qui nous font tant de promesses qu'ils ne tiennent pas, en oubliant rapidement que nous ne demandons qu'à être séduits et à déléguer à d'autres la charge de choisir, trancher, faire des choses imparfaites et critiquables.

David Bernasconi n'échappe pas à ce défaut peut-être inévitable. Il nous propose ses idées, qui se limitent en fin de compte à un impératif imagé : « levons-nous ! », puisque nous sommes supposés agenouillés devant le pouvoir que nous avons délégué à d'autres qui abusent de cette délégation.

Mais le « nous » qu'il invoque si régulièrement, ce « peuple » pour lequel il parle, est-il si uni, si uniforme, si plein de sagesse et de finesse ? Et, si chacun peut, et devrait, prendre la parole en son nom, au nom de quoi puis-je parler pour d'autres ? N'est-ce pas déjà les considérer comme incapables, incompetents, et se présenter comme le protecteur de leurs faiblesses supposées ? Faut-il voir le « peuple », cette entité invisible, comme toujours abusé par d'habiles manipulateurs, ou hypnotisé par des chefs charismatiques et pervers ? Faut-il en faire une victime pour sauver son innocence ? Et le supposer stupide à ce point qu'il gobe tous les mensonges qu'on lui présente ?

La pente est tentante du « yaka », celle des solutions simples qui attire justement tous ceux qui sont déjà submergés par le quotidien et leurs affaires personnelles. Yaka avoir « *un bon usage des mots* » (p26), exiger que le programme des élus soit « *contractuel et impératif* », évaluer « *l'efficacité* » de nos gouvernants, et instituer la « *révocation des mandats* » (p27) et le « *référendum non perverti* » (p28) pour toutes les questions importantes imprévues. À nous (?) de le décider, et c'est tout bon. La réalisation concrète de ce programme qui se veut « *simple mais pas simpliste* » se heurte à une multitude de problèmes concrets de mise en place oubliés ici. Le diable (c'est-à-dire étymologiquement ce qui divise) se cache dans les détails. Et chacun aura ses idées, nécessairement bonnes, sur comment définir précisément tout ça. Un monde sans complexité, ce serait tellement mieux. On connaît la suite : la suppression pure et simple de tout ce qui gêne, de tous ceux qui gênent.

Il y a la servitude « volontaire », et il y a aussi le fait d'être asservi à nos limites et à notre humanité... Dès que l'idéal souhaite s'imposer - et qui renoncerait à souhaiter un monde idéal, sans injustice, sans souffrance, sans catastrophe ? - les excès commencent à remplacer le dialogue, l'écoute se fait impatiente et susceptible, la colère mauvaise conseillère à plein temps, et la paranoïa soupçonne tout désaccord de cacher un complot... Par quel fil attraper cet écheveau de contradictions que nous sommes tous et chacun ? Quelles institutions peuvent concilier passion et raison, sécurité et innovation ? Comment contrer la perversité de certains, qui n'est que leur acharnement à ne pas tenir compte des autres ? Comment apprendre ensemble, plutôt qu'opposer perpétuellement ceux qui savent et les ignorants, alors que ceux qui savent justement savent qu'ils ne savent pas grand-chose et sont plus riches de questions que de réponses ? L'enfer n'est-il pas pavé de bonnes intentions dit la sagesse du peuple ?

¹ « *Le contraint* » entend aussi le lacanien que j'ai été...